

TRACTS GALLIMARD III

Mars 2020

Sommaire

Erik ORSENNA	L'unité de la vie.....	2
Amaury NAUROY	La beauté vénéneuse du monde	7
Sylvain TESSON	Que ferons-nous de cette épreuve ?	10
Adèle VAN REETH	Intranquillité	16
Etienne KLEIN	Je ne suis pas médecin, mais	19
Anne Sinclair	Le printemps des arbres et l'hiver des hommes	23
Philippe Videlier	Lettre d'Italie	26
Annie Ernaux	Monsieur le Président	29
Ingrid Astier	L'ère virale	32

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Tracts>

Erik ORSENNA

L'unité de la vie

ÉRIK ORSENNA

de l'Académie française

L'UNITÉ DE LA VIE


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

28 MARS 2020 / 10H / **N° 21**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Cette épidémie nous contraint de revenir à l'évidence : la vie est

unique. Ce concept de « santé globale » est développé dans le monde entier, à l'OMS (Organisation mondiale de la Santé) comme à l'Institut Pasteur, notamment avec le professeur Arnaud Fontanet. Si l'environnement va mal, comment les animaux peuvent-ils aller bien ? Et, à l'intérieur du monde animal, comment nous, les humains, pourrions-nous être les seuls à demeurer en bonne santé ? Comment préserver l'Océan si nous continuons de jeter dans les fleuves nos ordures, plastiques et autres ? L'idée de frontières étanches entre les partenaires du vivant est une idée fausse. Voilà l'un des héritages de Louis Pasteur, et sans doute le premier. Quand la vie est attaquée, c'est que d'autres êtres vivants avaient intérêt à cette attaque. Cette idée qu'on peut morceler la réalité vivante n'est pas seulement une idée fausse, c'est une idée qui peut être meurtrière.

Après avoir travaillé sur la « géopolitique des moustiques », et maintenant sur la peste porcine, je commence à connaître un peu mieux la mécanique des épidémies. Allons-nous savoir tirer des leçons de cette nouvelle crise sanitaire ? Pernicieux cocktail que notre monde : une volonté infantile et/ou cynique de tout vouloir maîtriser, en même temps qu'un abandon aveugle à une course folle qui nous dépasse. Avant Pasteur, la médecine était surtout faite d'observations. Grâce à lui et à d'autres, nous avons avancé dans la découverte des causes. Ce qui est frappant, c'est de voir que les responsables des maladies infectieuses qui causent la mort sont de minuscules êtres... vivants, voire des particules inertes encore plus petites, composées d'un simple génome (ADN ou ARN) et d'une enveloppe – les virus. Je suis économiste et ce n'est pas le genre de choses, pourtant essentielles, qu'on vous apprend. Cette crise nous renvoie à notre fragilité. Plus le monde est relié, plus nous dépendons de ce qui paraît le plus insignifiant. Nous sommes beaucoup plus dépendants du plus faible que du plus fort. C'est ce que nous dit le formidable essayiste Bertrand Badie. C'est par le plus faible qu'arrivent les menaces.

Comme en mer.

En bateau, c'est toujours moi le plus faible. Ou les plus forts me prêtent attention et m'aident à grandir, ou notre équipage est mauvais. Imaginez ma situation à l'Académie française. Tous les jeudis pendant douze ans, j'ai eu pour voisin le prix Nobel de médecine François Jacob qui me répétait : « S'il te plaît, apprends, ton ignorance est insupportable. »

Il avait raison : l'économie ne s'intéresse qu'à une partie de la vie. L'homme est loin d'être seulement « economicus ». Et nous ne pourrons plus continuer à repousser le débat de fond : qui est le plus utile à la société, un trader ou un

soignant ? Alors pour quelle raison rémunérer le premier cent fois plus que le second ?

Il ne faut pas confondre l'unité de la vie et la globalité de l'économie. Nous avons inventé une forme d'interdépendance incroyable et artificielle pour gagner toujours plus d'argent. Ce qui me frappe en réfléchissant à la mondialisation depuis quinze ans, c'est que les êtres humains ont décidé de nier leurs deux dimensions premières, le temps et l'espace. Toujours plus vite dans un espace qui n'existe plus. Il suffit de regarder le coût du fret. À cause ou grâce aux bateaux, le transport d'un ordinateur de Shanghai jusqu'à un port français revient à un euro. La protection spatiale n'existe plus. C'est ça, la folie de notre monde. Ce que nous apprend la crise, c'est que le monde n'est pas seulement économique, mais d'abord social et aussi politique. Regardez ce double mouvement : le retour des États mais aussi la reconnaissance absolue de la coopération internationale.

Depuis longtemps l'agriculture me passionne, en particulier ses transitions nécessaires. Notre alimentation est confrontée à une incroyable pression qui conduit à payer toujours moins cher. Le budget réservé à la nourriture dans la consommation des ménages est passé en peu de temps de 30 % à 10 %. Quand je vois au coin de chez moi, dans le XIII^e arrondissement de Paris, une publicité faisant la promotion de prix toujours plus bas, j'ai envie de la déchirer. Rappelons-nous : toujours moins cher, c'est toujours plus dangereux. Pour préserver le « pouvoir d'achat », il est moins dangereux d'augmenter les salaires que de réduire les prix des poulets et du jambon.

Je travaille sur la question de la peste porcine depuis deux ans. On pourrait penser que c'est une bonne nouvelle pour les producteurs bretons. Cette peste a fait monter les cours. Mais inutile de penser que ça va continuer comme ça. Les Chinois vont réorganiser leur production avec de véritables villes d'élevage, des productions industrielles avec des unités de 28 000 truies sur neuf étages. Comment penser une seconde gagner par des prix toujours plus bas ?

Les élevages français n'arriveront pas à rivaliser avec des élevages de ce type. Par ailleurs, je suis attentivement les essais portant sur le développement de la viande artificielle. Aurons-nous le choix entre d'un côté ces immeubles de truies et de l'autre une viande de soja avec toutes les conséquences que cela peut avoir ?

Ces défenseurs de la viande artificielle y voient une façon de lutter contre le changement climatique. Pas seulement. D'autres y voient aussi une façon de mettre fin à la souffrance animale. Et pour cause, il n'y aura plus d'animaux. Mais vous rendez-vous compte du monde qui nous attend ? La fin des éleveurs. Une campagne sans animaux. Et pour tout ce soja, combien de millions d'hectares de forêts devra-t-on supprimer ? Au-delà de cette crise du coronavirus, nous sommes donc au cœur de questions graves.

Loin de moi l'idée de sacraliser le temps jadis. La mondialisation a sorti de la misère des centaines de milliers d'êtres humains mais a connu, aussi, des épidémies terribles. Notre chance serait d'admettre de devoir changer.

Bien sûr, retrouver le sens de la mesure, en toutes choses et d'abord dans nos échanges commerciaux. Avec un comportement qui ne soit pas uniquement dicté par la rapacité. Mais animé par cette conviction : nous sommes, de fait, solidaires. Une planète d'associés. L'équipage de ce vaisseau spatial qu'est la Terre. Crise sanitaire, crise climatique : même combat. Les crises sont liées, comme dans la vie. Chaque année, les parasites transportés par les moustiques causent plus de 700 000 morts. Et nous nous en moquons parce que cela touche principalement les pays pauvres.

Quant à nous, les privilégiés, les enfants gâtés, nous avons accumulé des dettes pendant des périodes où l'économie se portait bien. Notre marge de manœuvre s'en trouve aujourd'hui réduite.

Il y a plus grave.

La France, pays de Pasteur, est aussi celui où certains contestent l'intérêt des vaccins.

Ceux qui m'accablaient d'insultes sur le Net parce que je suis évidemment favorable aux vaccins m'insultent aujourd'hui parce que l'Institut Pasteur ne dispose pas encore de vaccins. Nous devons renouer avec la confiance dans le Savoir. Je suis sidéré de l'impunité des malfaisants qui, sur le Net, peuvent dire n'importe quoi au nom de la liberté d'opinion. Désolé, la science n'est pas une affaire de sondage. Ou, si vous m'autorisez un langage non correct, elle n'est pas démocratique. Il y a des choses vraies et des choses fausses. Comme d'habitude, le meilleur se mêle au pire. Le meilleur : les scientifiques ont échangé à une vitesse incroyable, ils ont avancé en trois mois autant qu'au moment du sida en quatre ans. Le pire : les fake news, qui circulent en toute impunité. Mais n'oublions pas que les faussetés ne sont pas seulement fausses. Elles sont mauvaises pour la santé, personnelle et sociale. La barbarie suit toujours la déraison et toujours s'incarne dans des boucs émissaires.

Unité de la vie, globalité de l'économie, connexion planétaire... Comment concilier ces rassemblements avec une société de plus en plus inégalitaire ? Et plus frappe une crise, plus durement elle frappe les plus démunis. Regardez, ces jours-ci : confinement pour les uns, villégiature pour les autres. Lorsque rouvriront les portes, un immense chantier nous attend. Avec un élan, une ambition d'après-guerre. Oui, nous pouvons retrouver la maîtrise de notre futur. Les solutions existent : elles sont, toutes, filles de la Recherche. Qui sera assez fou pour en couper les budgets ?

ÉRIK ORSENNA

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Texte écrit par l'auteur à partir d'un entretien avec Fabrice Moyon pour *Ouest France*, 21 mars 2020.

Cette idée qu'on peut morceler la réalité vivante n'est pas seulement une idée fausse, c'est une idée qui peut être meurtrière.

ÉRIK ORSENNA

ÉCRIVAIN, CONTEUR, ÉCONOMISTE, ÉRIK ORSENNA A REÇU LE PRIX GONCOURT ET LE PRIX GONCOURT DES LYCÉENS POUR *L'EXPOSITION COLONIALE*. IL A ÉTÉ ÉLU À L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1998. DEPUIS MARS 2016, IL EST AMBASSADEUR DE L'INSTITUT PASTEUR ET, DEPUIS 2017, AMBASSADEUR DE LA LECTURE PUBLIQUE. IL EST L'AUTEUR DE *GÉOPOLITIQUE DU MOUSTIQUE* (FAYARD, 2017). SON DERNIER LIVRE, *BRISER EN NOUS LA MER GELÉE*, A PARU AUX ÉDITIONS GALLIMARD EN 2020.

28 MARS 2020

Amaury NAUROY

La beauté vénéneuse du monde

AMAURY NAUROY LA BEAUTÉ VÉNÉNEUSE DU MONDE


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

28 MARS 2020 / 20H / **N° 22**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

N'étant, à ce jour, ni malade, ni posté sur le front héroïque des soignants d'où chaque jour nous revient une rumeur sinistre, je me suis vu le 16 mars, comme tous les Français, contraint d'expérimenter par décret cette vie de *plante humaine* à quoi nous initiait Julien Gracq dans *Un balcon en forêt*. J'ai d'ailleurs rouvert ce roman de la « drôle de guerre » qui décrit, au petit galop campagnard, le quotidien d'un lieutenant affecté dans une maison forte aux avant-postes de la ligne Maginot. Tapi là dans l'irréalité d'un fléau dont l'ennemi est tenu hors de vue, cet officier désamarré progressivement de la grande histoire finit par attendre, stoïque, l'écroulement général du pays et sa propre mort sans leur opposer autre chose qu'une prise de conscience, tardive mais plénière, de l'extrême beauté du monde sylvestre qui l'entoure : l'hypnotique forêt des Ardennes.

Eh bien nous voilà aujourd'hui tous confinés dans ce même genre de casemate, où c'est peu dire qu'on se sentira bientôt aussi oppressé qu'une amande sèche dans son noyau si l'on ne parvient pas à tirer de cette claustration quelque lumière. Mais d'abord nous submerge l'amertume, redoublée par un sentiment d'impuissance qui vient de ce que notre premier mouvement de solidarité entre proches se heurte à la nécessité de garder ses distances. Sans balcon, sans jardin ni vue, beaucoup font et refont déjà comme moi le tour de leur chambre au moment même où dans une insolente atmosphère de grasse matinée explose, là-dehors, au centre même des villes désertées, le printemps. Car il faut bien le reconnaître : en ce 20 mars 2020, la Terre, requise par sa reverdie, se fiche comme de colin-tampon de la tragédie sanitaire que l'histoire nous impose. Les premiers à en être douloureusement saisis sont nos amis de la campagne, partagés qu'ils sont entre une irrépressible trouille devant le désastre annoncé de tout un monde, et la joie coupable d'accompagner au grand air l'extravagante floraison des amandiers.

Or, ce qui me désarçonne dans cette ambivalente attitude collective, c'est qu'elle rejoint l'adhésion inquiète au monde, qui fonde la poésie : hantée centralement par les peurs primaires et grevée par les inadmissibles, mais somme toute naturels accidents de la vie, la littérature des poètes s'est toujours déprise de ce fonds d'angoisse existentielle par une forme, sans cesse renouvelée, de perfection sonore, d'humour ou d'enthousiasme pour ce qui en vaut encore la peine. On pense au mot de Flaubert à Claudius Popelin, le 28 octobre 1870, lorsque, « rassasié d'horreurs », il apprend la reddition de Metz : « La vie est en soi quelque chose de si triste, qu'elle n'est pas supportable sans de grands allègements. » On pense à Guillaume Apollinaire de retour des tranchées, publiant dans *Calligrammes* : « Ah Dieu ! que la guerre est jolie / Avec ses chants ses longs loisirs » et raillant la propagation d'un virus digne de la peste noire, alors qu'il s'en savait, plus qu'un autre, menacé : « Alphonse XIII a la grippe espagnole. La nouvelle ne nous étonne qu'à moitié : un

bon roi doit avoir à cœur de n'user que de produits nationaux. » On pense bien entendu à François Villon, qui de son cachot de condamné à mort prend soin de rédiger son testament en somptueux vers français. Au fond, je ne sache aucun poète qui ait écrit insoucieusement sur la beauté des fleurs – j'entends par là qu'au revers des mots les plus clairs transparaît toujours la morsure d'un « mal », qui donne paradoxalement à l'éloge sa portée.

Aussi bien, nous faudra-t-il choisir, dès que cette grave crise sanitaire et sociale sera remise au placard des plaies légendaires, entre faire un intransigeant inventaire après pandémie ou bien, par politesse devant le désespoir, suivre le chemin des poètes. Car les plus viscéralement conscients de la souffrance humaine, j'en suis sûr, persisteront à fêter, malgré tout, la beauté vénéneuse de ce monde.

AMAURY NAUROY

Hantée centralement par les peurs primaires et grevée par les inadmissibles, mais somme toute naturels accidents de la vie, la littérature des poètes s'est toujours déprise de ce fonds d'angoisse existentielle par une forme, sans cesse renouvelée, de perfection sonore, d'humour ou d'enthousiasme pour ce qui en vaut encore la peine.

AMAURY NAUROY

AMAURY NAUROY EST NÉ À VERNON EN 1982. CRÉATEUR DE LA REVUE *TRA-JECTOIRES* (2003-2008), ÉDITEUR, IL EST L'AUTEUR DE *RONDES DE NUIT* (LE BRUIT DU TEMPS, 2017).

27 MARS 2020

Sylvain TESSON

Que ferons-nous de cette épreuve ?

SYLVAIN TESSON

QUE FERONS- NOUS DE CETTE ÉPREUVE ?

ENTRETIEN AVEC VINCENT TREMOLET DE VILLERS



30 MARS 2020 / 10 H / **N° 23**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

1. Ce que vous appelez, dans *Les Chemins noirs*, le dispositif (divertissement, performance, commerce, consommation) s'est éteint comme dans un roman de Barjavel. Que vous inspire ce moment ?

L'ultra-mondialisation cyber-mercantile sera considérée par les historiens futurs comme un épisode éphémère. Résumons. Le mur de Berlin tombe. Le règne du matérialisme global commence. L'Histoire est finie annonce un penseur. Le Commerce est grand, tout dirigeant politique sera son prophète, le globe son souk. L'humanité se connecte. Huit milliards d'êtres humains reçoivent le même signal. Le Moldovalaque et le Berrichon peuvent désirer et acquérir la même chose. Le digital parachève l'uniformisation. La Terre, ancien vitrail, reçoit un nouveau nom maintenant que les rubans de plomb ont fondu entre les facettes : « la planète ». Elle fusionne, devient une entreprise, lieu d'articulations des flux systémiques. La politique devient un management et le *management gère le déplacement* pour parler l'infra-langage de l'époque.

Un nouveau dogme s'institue : tout doit fluctuer, se mêler sans répit, sans entraves, donc sans frontières. Dieu est mouvement. Circuler est bon. Demeurer est mal. Plus rien ne doit se prétendre de quelque part puisque tout peut-être de partout. Qui s'opposera intellectuellement à la religion du flux est un chien. Le mur devient la forme du mal. Haro sur le muret ! Dans le monde de l'entreprise il disparaît (règne de l'*openspace*). En l'homme il s'efface (règne de la transparence). Dans la nature il est mal vu (règne alchimique de la transmutation des genres). Les masses décroisées s'ébranlent. Le baril de pétrole coûte le prix de quatre paquets de cigarettes. La circulation permanente du genre humain est tantôt une farce : le tourisme global (je m'inclus dans l'armée des pitres). Et tantôt une tragédie (les mouvements de réfugiés). Une OPA dans l'ordre de la charité est réalisée : si vous ne considérez pas le *déplacé* comme l'incarnation absolue de la détresse humaine vous êtes un salaud.

Et puis soudain, grain de sable dans le rouage. Ce grain s'appelle virus. Il n'est pas très puissant, mais comme les portes sont ouvertes, il circule, tirant sa force du courant d'air. Le danger de sa propagation est supérieur à sa nocivité. Dans une brousse oubliée, on n'en parlerait pas. Dans une Europe des quatre vents, c'est le cataclysme sociopolitique. Comme le touriste, le conteneur, les informations, le globish ou les idées, il se répand. Il est comme le tweet : toxique et rapide. La mondialisation devait être heureuse. Elle est une dame au camélia : infectée.

L'humanité réagit très vite. Marche arrière toute ! Il faut se confiner ! Un nouveau mot d'ordre vient conclure brutalement le cycle global. C'est une injonction stupéfiante car sa simple énonciation incarne ce que l'époque combattait jusqu'alors, et le fait de prononcer ces mots avant leur édicition officielle faisait de vous un infréquentable : « restez chez vous ! ». La mondialisation aura été le

mouvement d'organisation planétaire menant en trois décennies des confins au confinement. Du « *no borders* » au « restez chez vous ».

Il est probable que la « globalisation absolue » n'était pas une bonne option. L'événement majeur de cette crise de la *quarantaine*, sera la manière dont les hommes reconsidérerons l'option choisie, une fois calmé le *pangolinate*.

2. Comment qualifier notre inquiétude. À quelles représentations historiques, religieuses emprunte-t-elle ?

On peut se contenter de dire que rien n'est nouveau. Pestes et choléras fauchent les hommes depuis longtemps. L'Histoire, cette contradiction de l'idée de Progrès, n'est que l'éternel retour des désastres et des renaissances. Mais nous avons changé d'échelle. Quand un système change d'échelle, il change de nature. Des drames similaires se produisaient avant le ^{xx}e siècle. Ils n'avaient pas cette puissance de volatilité. L'ampleur de la chose est un problème supérieur à la chose elle-même. La grippe espagnole a tué 3 % de la population mondiale, mais en 1920, la mécanique de la propagation n'avait pas été érigée en instrument de l'organisation globale. N'est-ce pas le principe de propagation qui permet le commerce mondial, le capitalisme financier, l'échange frénétique, l'uniformisation linguistique et culturelle. Pourquoi le virus n'emprunterait-il pas le même courant ?

Quelque chose flottait dans l'atmosphère avant la crise virale. Appelons cela la thèse « effondriste ». Elle fut portée par René Dumont et plus récemment par Jared Diamond. Comprise un peu rapidement, elle rencontre beaucoup de succès. C'est une grille de pensée pratique, ne demandant pas d'effort et flattant un goût humain pour le morbide. Il y a une délectation dans l'imprécation apocalyptique : « Tout va s'écrouler ! » Pour certains prophètes de la catastrophe, nul besoin d'inventer l'avenir, ni de nuancer l'analyse, ni de se jeter à corps perdu dans la conservation de ce qui se maintient. L'effondriste fondamentaliste annonce l'enfer de Bosch et fait des stocks de pâtes. Aujourd'hui, beaucoup se frottent les mains : « Nous l'avions bien dit ! » Aucun n'avait pourtant vu que le coup d'arrêt proviendrait d'un petit animal qui ressemble à un panzer vêtu par Paco Rabane.

3. Vous êtes un homme de mouvement, de grands espaces. Mais en même temps vous avez vécu dans une cabane plusieurs mois. Quels sont vos conseils pour la vie confinée ?

Se rend-on compte de notre chance ? Pendant quinze jours, l'État assure l'intendance de notre retraite forcée. Il y a un an, une part du pays voulait abattre l'État. Soudain, prise de conscience : il est plus agréable de subir une crise en France que dans la Courlande orientale. L'État se révèle une Providence qui n'exige pas de dévotions. On peut lui cracher dessus, il se portera à votre secours. C'est l'héritage chrétien de la République laïque. On peut appliquer le mot de Beaumarchais à la géographie : nous nous donnons la peine de naître en France et

sommes mieux lotis qu'ailleurs. Subitement, on a moins envie d'aller brûler les ronds-points, non ?

Soit nous réussissons à faire de cette traversée du temps retrouvé une expérience proustienne (mémoire, pastille à la bergamote, exercice de la sensibilité), soit c'est le vrai effondrement : celui de soi-même.

Heinrich von Kleist dans *Michael Kohlhaas* donne une clef : « du fond de sa douleur de voir le monde dans un si monstrueux désordre, surgissait la satisfaction secrète de sentir l'ordre régner désormais dans son cœur ». À chacun est offerte une occasion (rémunérée) de faire un peu d'ordre en son cœur.

Une inégalité immédiate se révèle. Certains ont une vie intérieure, d'autres non. J'éprouve de la compassion pour ceux qui passeront ces journées loin d'un jardin. Mais j'en ai aussi pour ceux qui n'aiment pas la lecture et ne « se doute[nt] pas le moins du monde qu'un Rembrandt, un Beethoven, un Dante, ou un Napoléon ont jamais existé », comme l'écrit Zweig au début du *Joueur d'échec*.

On peut savoir gré au président Macron d'avoir lancé dans son discours du lundi 16 mars le plus churchilien mot d'ordre : « Lisez. » C'est tout de même plus beau que « Enrichissez-vous » de Guizot.

Julien Gracq dans *En lisant, en écrivant* donnait semblable indication thérapeutique : « Le livre ouvre un lointain à la vie, que l'image envoûte et immobilise. » Vous voulez explorer vos confins ? Ouvrez des livres. Devant un écran, vous serez deux fois confinés !

Le temps est une substance. Il se modèle. Nous l'avions perdu, on le retrouve. C'est une grâce. La révolution écologique commence par une écologie du temps.

Nous autres humains du ^{XXI}^e siècle partons très défavorisés dans le défi qui nous est imparti. Car le nouvel ordre digitalo-consumériste nous a habitués à craindre le vide. La révolution digitale est un phénomène hydraulique. Internet, pompe excrémentielle, remplit l'espace vacant à grand débit. Le tube a soif. Il faut que ça coule ! Soudain le confinement impose une expérience du vide. Il ne faut pas faire comme la connexion intégrale le préconise : remplir tout avec n'importe quoi.

Les hommes qui pourraient nous éclairer en ces temps de récollection sont les Chartreux. Ils s'y connaissent dans la dialectique du tout et du rien. Ils commenceraient par faire ce que je ne fais pas. Se taire.

4. La poésie peut-elle être un secours dans cette solitude ?

Un secours ? Mieux ! Un antidote. Elle prémunit du premier assaut du virus : l'envahissement de la pensée (anxiété en langage de psychologue). Nous autres, du ^{XXI}^e siècle, étions sortis de l'Histoire, c'est-à-dire du versement de nos petites individualités dans la machinerie collective. Soudain, quelque chose nous y propulse. « Le siège de l'âme est là où le monde intérieur touche le monde extérieur », écrit Novalis. Le virus est une fleur du mal poussant au contact entre le monde intérieur et extérieur. S'il épargne l'intégrité de notre organisme, il révélera la solidité de notre âme.

5. Vous avez connu l'hôpital, les soins, le dévouement autour de vous. Que voulez-vous nous dire de nos médecins, infirmières qui travaillent jour et nuit pour nous ?

Le général Gallet avait commandé la lutte contre l'incendie de Notre-Dame. Il se trouve chargé de diriger une cellule de crise au temps du virus. Dans les deux cas, lutte contre la propagation. On dit d'ailleurs : « confiner un feu ». Un Plan blanc a été déclenché. Médecins, soignants et infirmiers se pressent aux postillons comme les pompiers aux flammes. Ils montent au front, vêtus de blanc. Ils ne décrochent pas. L'héroïsme n'a pas changé de définition : sacrifice de soi. La nation se rend compte qu'elle dispose de ces corps qui acceptent de « sauver ou périr ». Nos sociétés sont bien outillées pour les catastrophes. Ainsi des époques. Dans l'Histoire de France, il y a eu des temps bâtisseurs (XII^e siècle), conquérants (Premier Empire), artistiques (Belle Époque). À présent, nous sommes doués pour éteindre les brasiers. La dégradation de l'ordre ancien s'accompagne de l'augmentation des moyens d'urgence. Reconnaissons cela à la modernité : nous savons nous activer sur les décombres. Définition du progrès : amélioration des services de réparation du désastre.

6. Ces heures peuvent-elles être l'occasion d'une réconciliation intérieure et peut être même collective ?

Que ferons-nous de cette épreuve ? Comme je suis naïf, je me dis que les passagers du train cyber-mercantile se livreront à un *aggiornamento*. Les civilisations s'étaient fondées sur quelques principes : séparation, séclusion, distinction, singularisation, enracinement. Confinement, quoi. Quelques décennies ont balayé cela au nom d'une idéologie : le globalisme égalitaire préparatoire à la grande braderie. La propagation massive du virus n'est pas un accident. C'est une conséquence.

On se rend compte soudain d'évidences oubliées. Énumérons-les. Rester chez soi ne veut pas dire haïr son voisin. Les murs sont des membranes de protection et passeulement des blindages hostiles. Ils sont percés de portes, on peut choisir de les ouvrir ou de les fermer. Lire ne veut pas dire s'ennuyer.

Autre découverte : l'action politique n'est pas morte. Nous pensions que l'économie régentait seule le parc humain. Les ministères des affaires étrangères étaient devenus des chambres de commerce pour reprendre le mot de Régis Debray. Soudain, réactivation de la décision d'État. Divine surprise ! Alors que nous pensions la mondialisation « inéluctable » (c'est le mot favori des hommes politiques, blanc-seing de leur démission !) nous nous rendons compte que l'inéluctable n'est pas irréversible et que la nostalgie peut proposer de nouvelles directions ! Soudain, le Président annonce la fermeture des frontières de Schengen et confine sa population. Il est donc possible de décider de décider. Devant la

prétendue inéluctabilité des choses, le virus du fatalisme possède son gel hydroalcoolique : la volonté.

« En marche ! » est finalement un merveilleux slogan, une fois accompli le demi-tour.

SYLVAIN TESSON.

Entretien paru dans *Le Figaro*, 19 mars 2020. Avec nos remerciements au *Figaro* et à Vincent Tremolet de Villers

*La mondialisation devait être heureuse.
Elle est une dame au camélia : infectée.*

SYLVAIN TESSON

SYLVAIN TESSON A NOTAMMENT PUBLIÉ AUX ÉDITIONS GALLIMARD *DANS LES FORÊTS DE SIBÉRIE* (PRIX MÉDICIS ESSAI 2011), *UNE VIE À COUCHER DEHORS* (GONCOURT DE LA NOUVELLE 2009) ET *SUR LES CHEMINS NOIRS* (2016). SON DERNIER LIVRE, *LA PANTHÈRE DES NEIGES*, A REÇU LE PRIX RENAUDOT 2019.

30 MARS 2020

Adèle VAN REETH Intranquillité

ADÈLE
VAN REETH

INTRAN- QUILLITÉ



30 MARS 2020 / 20H / **N° 24**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

C' est le moment d'écrire un best seller ! Chacun chez soi, auteurs, youtubers, influenceurs se demandent si de cette situation ne va pas germer l'idée du siècle.

Un coup de génie qui ferait exploser les lois de la créativité. Et ils proposent tous la même chose. Les mêmes récits, les mêmes idées, les mêmes audaces qui nous seront donnés à lire, imprimées en papier broché, dans neuf mois. Les « journaux de confinement » accompagneront le babyboom déjà annoncé pour l'hiver prochain. Même en cas de crise planétaire, tout le monde se ressemble. Les mêmes réflexes. Les mêmes opinions qui s'autorisent à changer de propriétaire. Le dogmatique devient soudain sceptique, le flegmatique se découvre hypocondriaque, et vice versa, mais ça ne change rien. Le monde se compose toujours de dogmatiques et de sceptiques, de flegmatiques et d'hypocondriaques. On les entend moins, c'est vrai. Le chant des oiseaux et les sirènes de pompiers occupent l'espace auditif habituel. Même en plein Paris. Les oiseaux et les pompiers.

Je n'ai jamais autant senti la présence des autres autour de moi. Quand je prends ma douche, désormais, je sais qu'ils sont tous là, derrière le mur, de l'autre côté de la rue, à l'autre bout de la ville, tous, chez eux, et d'imaginer autant de corps amassés au même endroit au même moment me met mal à l'aise. Ils sont là ! tous ! Leurs corps sont soudain *trop* présents. Jamais je ne m'étais imaginée entourée de tant de personnes à la fois seule dans ma baignoire.

Je n'ai pas envie de parler. C'est pourtant le moment de prendre la parole, me dit-on, de briser le silence à coups de mots bien pensés. On me demande de m'exprimer, je n'ai rien à dire. Je ne trouve aucune bonne raison de ne pas céder à l'envie de me taire. Je n'ai aucun conseil à donner, aucune revendication à formuler qui ne soit déjà relayée partout sur les réseaux, et je trouverais indécent de faire comme si je détenais la solution à quoi que ce soit. Je pense à ceux pour qui rester chez eux est un enfer. J'ai peur que les femmes et les enfants qui vivent avec un prédateur se prennent encore plus de coups que d'habitude, j'ai peur que la solitude, qui est à ce jour le remède le plus efficace contre le virus, ne fasse crever mes grands-parents et toutes les personnes malades ou fragiles à qui les visites sont désormais interdites. Je suis, comme tout le monde, confinée chez moi, j'ai peur pour les autres et je ne suis pas armée pour leur venir en aide.

« Mais *en tant que philosophe*, quelle est votre analyse de la situation ? »

Oserais-je le dire ? Je ne crois pas que la philosophie nous soit d'aucun secours aujourd'hui. L'heure est à la survie, pas à l'analyse. Laissons-nous le temps, pour une fois. Je n'ai pas envie d'inviter les gens à « prendre de la hauteur », « du recul » ni « de la distance », même si la répétition physique de ces trois mouvements le temps d'une matinée produirait certainement une gymnastique bénéfique pour le corps en ces temps d'immobilité forcée.

« Un livre à lire en cas de crise ? » « Aidez-nous à nous évader de notre quotidien ! » Ils font erreur. Par quel malentendu en est-on venu à croire que certaines personnes pouvaient nous aider à nous échapper de la vie ordinaire ? Nous avons tous le nez dedans. Mon seul but dans la vie : y être de plain-pied. Ça tombe bien, nous y sommes. Et ce que nous voyons n'est pas toujours beau à voir.

L'incapacité à rester longtemps chez soi sans ressentir un certain dégoût est un sujet qui m'obsède depuis des années. Pourquoi la vie ordinaire devient-elle souvent le lieu d'un malaise ? Comment expliquer que certains moments en apparence anodins (bruit sourd de la cuiller qui étale la confiture sur la biscotte, odeur des coussins du salon, vrombissement du frigo en milieu d'après-midi) puissent donner envie d'aller vivre sur une autre planète ? Et pourquoi ce dégoût de l'ordinaire (qui, parce qu'il est souvent inavouable, n'est pas un dégoût ordinaire), a-t-il été si peu exploré en philosophie ? D'où vient cette difficulté à être bien chez soi de manière durable ? Le monstre qui se cache sous le tapis même quand « tout va bien », l'immense lassitude qu'éveille la répétition inéluctable des jours et des nuits y compris lorsqu'on vit une vie que l'on a choisie, qu'est-ce qu'on en fait ? Pendant des années, j'ai cherché les mots pour nommer cette intranquillité ordinaire qui nous saisit à la gorge de manière inattendue. Ce petit décalage entre soi et le monde que nous comblons à coups « d'activités » pour garder la tête haute. Les stratagèmes que nous mettons au point pour tenir bon dans une mauvaise foi phénoménale, dont l'émerveillement devant les petites choses de la vie constitue le paroxysme. J'ai mené l'enquête pour essayer de comprendre le problème inhérent à la vie ordinaire dans ce qu'elle a – en apparence – de plus insignifiant. Mais la situation exceptionnelle dans laquelle nous sommes aujourd'hui retarde pour une durée indéterminée le fruit de mon travail. Ce n'est qu'un détail : toute l'industrie du livre est à l'arrêt, des libraires aux éditeurs, des fabricants aux relecteurs, chômage technique pour tous, chômage durable peut-être pour certains.

Ironie suprême : il aura fallu un événement extraordinaire (une pandémie planétaire) pour être mis face au problème de la vie ordinaire qui, aujourd'hui, nous saute au visage. L'heure est à la survie. Rien de mieux à dire.

ADÈLE VAN REETH

Oserais-je le dire ? Je ne crois pas que la philosophie nous soit d'aucun secours aujourd'hui.

ADÈLE VAN REETH

NÉE EN 1982, ADÈLE VAN REETH EST PHILOSOPHE ET PRODUCTRICE DE L'ÉMISSION « LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE » SUR FRANCE CULTURE, DEPUIS 2011. ELLE ANIME ÉGALEMENT DEPUIS 2018 L'ÉMISSION LITTÉRAIRE « LIVRES & VOUS » DIFFUSÉE SUR PUBLIC SÉNAT. SON PROCHAIN LIVRE, *LA VIE ORDINAIRE*, PARAÎTRA AUX ÉDITIONS GALLIMARD.

30 MARS 2020

Etienne KLEIN

Je ne suis pas médecin, mais ...

ÉTIENNE
KLEIN

**JE NE SUIS
PAS MÉDECIN,
MAIS...**



31 MARS 2020 / 10 H / **N° 25**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Faisons une expérience de pensée. Imaginons que dans une population donnée apparaisse une nouvelle maladie, qui affecte *une personne sur mille*. Les symptômes de cette pathologie n'étant ni visibles ni ressentis, nul ne sait dire qui est malade et qui ne l'est pas. Mais les chercheurs s'activent et finissent par mettre au point un test de dépistage dont l'efficacité est de 95 %. Cela signifie que sur cent personnes positives à ce test, en moyenne quatre-vingt-quinze sont effectivement malades et cinq sont ce qu'on appelle des « faux positifs » (c'est-à-dire sont positifs au test sans être malades). Soit maintenant une personne qui se révèle positive au test : quelle est la probabilité qu'elle soit malade ? Si vous réalisez un sondage dans votre entourage, vous constaterez que la proportion de ceux qui répondent « 95 % » à cette question est très élevée. Or, la bonne réponse est... seulement de 2 % !

Autrement dit, une personne positive au test a quatre-vingt-dix-huit chances sur cent de ne pas être malade ! Ce résultat violemment contre-intuitif s'obtient à l'issue d'un raisonnement qui est pourtant simple : si l'on applique le test de dépistage à mille personnes, en moyenne 5 % d'entre elles – c'est-à-dire cinquante – seront des faux positifs, alors qu'une seule parmi elles est vraiment malade. La proportion de malades parmi les personnes positives au test sera donc bien égale à un cinquantième, soit 2 %.

Conclusion : pour le cas de figure ici envisagé (qui ne correspond pas, je le précise, à la situation actuelle), il apparaît qu'un test efficace à 95 %, ce qui semble être un bon score, en réalité ne sert à rien, contrairement à ce que notre cerveau tend à croire spontanément. Preuve que ce dernier peut être victime, ici ou ailleurs, de biais cognitifs. Preuve également que la science ne se confond ni avec la déclinaison en roue libre de l'intuition, qu'elle prend souvent à contre-pied, ni avec le fameux « bon sens », qu'elle contredit presque toujours. Or, à l'occasion de cette épidémie de Covid-19, nous voyons se propager, notamment sur les réseaux sociaux, une forme très intense et très contagieuse de « démagogisme cognitif », c'est-à-dire d'un type de discours qui promeut des points de vue intuitifs et souvent erronés sur toutes sortes de sujets. Par exemple, à propos de tel ou tel traitement dont l'efficacité éventuelle n'est pas encore formellement établie – et pour cause, cela demande du temps et réclame un gros travail de recherche ! –, on a pu lire sous la plume de certains responsables politiques (qui, heureusement, ne sont pas – ou plus – aux affaires...) de courtes déclarations commençant par : « Je ne suis pas médecin, mais je pense que... »

Ainsi est-il devenu possible d'avoir suffisamment confiance dans son seul *ressenti* (sans doute dopé en intraveineuse par un surdimensionnement de l'ego) pour trancher d'un simple coup de phrase – en reconnaissant ne rien y

connaître ! – des questions vertigineusement complexes. Par l'effet de quelque étrange paradoxe postmoderne, se savoir ignorant n'empêche donc plus de se considérer *tout de même* comme un savant, et de très vite le faire savoir *orbi et urbi*. Croire savoir alors même qu'on sait ne pas savoir, telle me semble être devenue la véritable pathologie du savoir. Les vrais sachants, les spécialistes, les experts n'ignorent pas le savoir, eux, et ils savent également dire ce qu'ils ignorent : ils savent ce qui est déjà établi, mais aussi tout ce qui fait encore trou dans la connaissance, tout ce que le savoir ne contient pas encore et qu'ils viennent inquiéter.

C'est pourquoi j'ai été fort soulagé d'assister devant mon écran de télévision à la conférence de presse donnée le 28 mars 2020 par le Premier Ministre et le Ministre de la Santé : leurs propos étaient séquencés par les interventions de professeurs de médecine et de chercheurs, respectueusement accueillis, qui expliquèrent de façon limpide et argumentée, d'une part *ce qu'ils savaient*, d'autre part *ce qu'ils ne savaient pas*. À propos de tel ou tel sujet dont ils sont spécialistes, ils explicitèrent leurs certitudes, leurs lacunes, leurs doutes, les espoirs qu'ils mettent dans les recherches cliniques en cours. Leur humilité compétente détonnait par rapport à l'aplomb arrogant et laconique des innombrables *je ne suis pas médecin, mais*. Pour une fois, grâce à cette mise en scène peu ordinaire, le savoir sembla faire jeu égal avec le pouvoir.

Dans *Vérité et véracité* (Gallimard, 2006), le philosophe Bernard Williams avait fort justement étayé l'idée que notre société se trouve parcourue par deux courants de pensée qui sont à la fois contradictoires et associés. D'une part, il existe un attachement intense à la *véracité*, qui s'exprime par le souci de ne pas se laisser tromper, par une détermination à crever les apparences pour détecter d'éventuelles motivations cachées derrière les discours officiels. Mais, d'autre part, à côté de ce refus – parfaitement légitime – d'être dupe, il existe une défiance tout aussi grande à l'égard de la vérité elle-même : la vérité existe-t-elle vraiment, se demande-t-on ? Si oui, peut-elle être autrement que relative, subjective, temporaire, instrumentalisée, culturelle, corporatiste, contextuelle ? La chose étonnante, expliquait Bernard Williams, est que ces deux attitudes – le désir de véracité et la suspicion à l'égard de la *vérité* – qui devraient normalement se combattre et même s'exclure mutuellement, se révèlent en pratique parfaitement compatibles. Elles sont même mécaniquement liées puisque le désir de véracité enclenche un processus critique généralisé qui vient ensuite fragiliser l'assurance qu'il y aurait, sinon des vérités accessibles, du moins des contre-vérités démontrables, en tant que telles.

Chacun l'a d'ailleurs bien vu : depuis quelques décennies, ce phénomène dynamiquement très efficace a contribué à affaiblir le crédit des scientifiques, en même temps qu'il a universalisé la suspicion à l'endroit de toutes les formes d'expressions institutionnelles.

En la matière, la catastrophe sanitaire que nous traversons pourrait-elle changer la donne ? Cela n'a rien de certain, mais par son ampleur et sa radicalité, la pandémie en cours éclairera sans doute d'une lumière neuve les relations

ambivalentes que notre société entretient avec les sciences et la recherche. Dans *Le Théâtre et son double*, Antonin Artaud faisait remarquer que la peste a ceci de commun avec le théâtre qu'elle pousse les humains à se voir tels qu'ils sont : « Elle fait tomber le masque (*sic* !), écrivait-il, elle découvre le mensonge, la veulerie, la bassesse, la tartufferie. » En marge des ravages qu'il a déjà faits et qu'il va continuer à répandre, le petit coronavirus nous poussera-t-il à relativiser notre relativisme ? À considérer que tous les discours ne se valent pas, que certains sont moins vrais que d'autres ? Allons-nous finir grâce à lui par gommer en nos esprits l'idée que les connaissances scientifiques seraient toujours superficielles et arbitraires, de simples opinions collectives d'une communauté particulière, sans le moindre lien avec la réalité ?

ÉTIENNE KLEIN

Cela n'a rien de certain, mais par son ampleur et sa radicalité, la pandémie en cours éclairera sans doute d'une lumière neuve les relations ambivalentes que notre société entretient avec les sciences et la recherche.

ÉTIENNE KLEIN

ÉTIENNE KLEIN EST PHILOSOPHE DES SCIENCES ET DIRECTEUR DE RECHERCHE AU COMMISSARIAT À L'ÉNERGIE ATOMIQUE (CEA). PRODUCTEUR DE L'ÉMISSION « LA CONVERSATION SCIENTIFIQUE » SUR FRANCE CULTURE, IL A ÉCRIT PLUS D'UNE TRENTAINE D'OUVRAGES.

31 MARS 2020

Anne Sinclair Le printemps des arbres et l'hiver des hommes

ANNE SINCLAIR

LE PRINTEMPS DES ARBRES ET L'HIVER DES HOMMES



31 MARS 2020 / 20 H / **N° 26**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

La guerre, disait-il. Oui, la guerre, avec un ennemi inconnu qui s'infiltrait partout, sur les chaussures, les boîtes à œufs en carton, les pommes, les pots de fromage blanc. La guerre où nos canapés sont nos tranchées, où la ligne de front est le palier infranchissable, et la nouvelle DCA, l'eau de Javel pour nettoyer les emballages.

La guerre c'est la peur, et elle nous étreint chaque jour davantage, peuple nos nuits, obscurcit le soleil tout neuf de cette fin mars. La guerre, c'est le bruit, les bombes, le canon. Mais celle-là est irréaliste, silencieuse, printemps des arbres, hiver des hommes. La guerre, ça se prépare (... *para bellum*). On la craint, on la sent venir. Il y eut Sarajevo en 1914, Munich en 1938. Cette fois, on n'a rien vu. Les Chinois dès janvier étaient confinés chez eux, mais ce sont de drôles de gens, n'est-ce pas ? Les Italiens, le mois dernier, mais ils sont tellement insouciantes... Nous, Français, on est très intelligents, et on ne nous la fait pas, avons-nous proclamé ! Et pourtant, la guerre est arrivée jusqu'à nous, en s'imposant d'un coup, il y a deux semaines, telle la brutale percée des Ardennes. Le corona-Guderian a déferlé sans crier gare.

La guerre c'est surtout une armée qui se bat. Les nouveaux soldats sont applaudis tous les soirs à 20 heures. Après les policiers-Charlie, et les pompiers-Notre-Dame, les soignants-Covid. Ils sont bien gentils de se sentir réconfortés car cela leur fait une belle jambe, nos applaudissements, à ces fantômes en blanc et bleu, angoissés, les traits tirés, qui s'agitent en silence tant la peur et le chagrin leur nouent la gorge. Les batailles du ^{XXI}^e siècle requièrent masques, gel, tests. Or, comme le disait un des innombrables médecins interrogés, nous sommes au ^{XIX}^e : on se salue de loin, on se lave les mains, on n'a ni médicaments, ni masques, ni tests. Mais il sera bien temps de faire les comptes plus tard. En 1939, ce n'était plus le moment de chercher des noises au général Gamelin pas plus qu'aujourd'hui à tel ou tel gouvernement imprévoyant. Ce n'est pas l'heure.

Mais c'est l'heure de quoi, au fait ?

La guerre, c'est l'information. Radio Londres pendant la Résistance, Capa et ses photos en Normandie, Bodard en Indochine, Jean Hatzfeld au Rwanda. Ici, c'est BFM, LCI, C News, France Info, les JT. Et on recommence dans le désordre : LCI, les JT, C News, etc. Les directs sur l'hôpital-de-campagne-qui-ne-va-pas-tarder-à-être-opérationnel, ont remplacé les poubelles qui brûlaient pendant la crise des Gilets jaunes sur la place de la République. Le sinistre décompte des morts tous les soirs, c'est l'équivalent des feuilles qu'on placardait dans les communes pour donner le nom des disparus du jour pendant la bataille de la Somme.

Mais la guerre, c'est aussi savoir penser l'après. C'est très tôt que de Gaulle savait qu'il faudrait reconstruire. Le programme du CNR et la sécu pour tous

s'élaboraient dans les maquis du Vercors. « La santé n'a pas de prix », a reconnu Emmanuel Macron plus keynésien dans l'adversité que dans l'euphorie d'une présidence heureuse.

Précisément, quel prix est-on prêt à payer pour les infirmières et les médecins, à bout depuis tant de mois, tant d'années ? Quel prix pour l'hôpital, pour des lits de réanimation, pour des respirateurs ? Quel prix est-on prêt à payer pour des écoles où les maîtres se sont fait violence, malgré leur pauvre salaire, pour faire cours à distance, et donner à chaque enfant les leçons, les devoirs, les exos qui maintiennent un enseignement minimal ? Quel prix est-on prêt à payer pour que nos anciens finissent dignement leur vie, entourés, soignés ? Lors de la grande canicule de 2003, ils sont morts en masse et on avait dit « plus jamais ça »... Voilà que cela recommence : est-ce la malédiction d'être vieux ? D'être pauvre aussi, car ce sont eux qui paieront le prix fort, comme souvent, comme toujours. Et pourtant, chez nous, l'État providence est encore présent, et fera, je l'espère, ce qu'il faut. Mais aux États-Unis où nombreux sont ceux qui sont payés à l'heure, celui qui restera chez lui sait qu'il n'aura plus ni ressources, ni salaire, ni protection sociale.

Il faudra se souvenir qu'on est prêts à payer le prix fort pour les caissières des supermarchés qui nous permettent de manger tous les jours ; pour les agriculteurs, qui ne vendent plus aux restaurants et qui voient les citoyens se contenter de pâtes et de riz ; pour les chauffeurs routiers qui acheminent colis, fuel, fruits et légumes ; pour les agents des télécoms qui vont travailler pour sécuriser les réseaux qui nous permettent de prendre des nouvelles de la grand-mère, ou de maintenir les relations et le travail dans l'entreprise...

Se souvenir aussi qu'on sera volontaires pour payer à leur juste pris des biens de consommation indispensables, qui furent trop souvent importés du bout du monde. Et pour accueillir dignement et sauver la vie de ceux qu'on appelle étrangers, migrants, réfugiés.

L'étrange décalage entre la beauté du monde et les dangers qui nous glacent me remettent en mémoire le *Malevil* de Robert Merle, où des groupes de survivants tentent de surnager dans l'océan du désastre après une guerre nucléaire. Que Dieu ou les hommes fassent qu'il n'en soit pas ainsi.

ANNE SINCLAIR

Nous, Français, on est très intelligents, et on ne nous la fait pas, avons-nous proclamé ! Et pourtant, la guerre est arrivée jusqu'à nous, en s'imposant d'un coup, il y a deux semaines, telle la brutale percée des Ardennes. Le corona-Guderian a déferlé sans crier gare.

ANNE SINCLAIR

JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN, ANNE SINCLAIR A PUBLIÉ CHEZ GRASSET, ENTRE AUTRES, *21 RUE LA BOÉTIE* (2012), *CHRONIQUE D'UNE FRANCE BLESSÉE* (2017) ET *LA RAFLE DES NOTABLES* (2020).

31 MARS 2020

Philippe Videlier

Lettre d'Italie

PHILIPPE
VIDELIER

LETTRE
D'ITALIE



1^{ER} AVRIL 2020 / 20 H / **N° 28**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

À l'âge de sept ans, il avait avalé *Robinson Crusoé* et *L'Île*

mystérieuse. *L'Isola misteriosa*, de Giulio Verne, éditée à Milan : les naufragés de l'air, le ballon emporté par l'ouragan, l'île Lincoln, cinq naufragés plus le chien Top, il n'avait rien oublié. À sept ans, il était précoce. Le monde avait changé, depuis, c'est sûr. Il n'allait pas trop bien. Le monde. Lui non plus, d'ailleurs, qui se plaignait de nombreux maux. Il était las, fatigué.

Son calvaire ne faisait que débiter. Durant la semaine précédant son arrivée, il passa deux jours et deux nuits épouvantables, pris d'inquiétantes douleurs : « Je me tordais comme un ver, ne pouvant rester ni assis, ni debout, ni allongé. » Enfin, si l'on peut dire, il parvint sur le lieu de son enfermement. De cet endroit, il adressa une lettre à sa belle-sœur, femme dévouée qui avait quelques solides connaissances en médecine et en humanité. « Je ne peux encore rien t'écrire sur ma vie à venir. Je fais mes premiers jours de quarantaine, avant d'être affecté définitivement à un quartier. » Il ne pouvait envoyer qu'une lettre tous les quinze jours ce qui lui posait, assurait-il, de sérieux cas de conscience.

Il avait besoin de dentifrice, de savon, des cachets contre la migraine du Dr Faivre fabriqués à Tassin près de Lyon, de Sédobrol, un calmant des laboratoires Hoffmann-La Roche à Bâle, en Suisse (on le trouvait aussi à Shanghai, en Chine). Et de cigarettes Macedonia ou Giubek (quoique dans son état il n'aurait pas dû fumer). Et encore d'Ovomaltine, « aliment complet ne contenant que des produits naturels » inventé à Berne par le pharmacien Albert Wander. Cela lui aurait fait plaisir. « En principe, avait-il compris, il ne faut jamais demander plus d'une chose à la fois si l'on ne veut pas passer pour un emmerdeur professionnel et n'être plus pris au sérieux sur rien. » Car ce qu'il désirait avant tout, ce qui lui était absolument indispensable dans cette période désastreuse et sa situation peu enviable, c'était les livres. Toutes sortes de livres, mais selon un choix raisonné.

Ainsi lut-il *La Plus Belle Histoire du monde* de Rudyard Kipling, sans doute en français, au Mercure de France, parce que l'édition italienne traduite par Maria Ettlinger Fano chez Alberto Corticelli, de Milan, n'était pas encore sortie des presses. Il attendait impatiemment *Anna Karénine* qu'il avait commandé et lisait *La Révolte dans le désert* du colonel Lawrence, l'agent britannique en Arabie. À défaut désormais de pouvoir peser sur le cours des événements, de transformer le monde, il tentait plus que jamais de l'interpréter. Ce n'était pas exactement pareil. C'est vrai. Mais c'était sa façon de demeurer dans la vie. « Je m'intéresse aussi à ce qui advient dans le monde. »

« Je continue la cure de Sérum Casali, écrivait-il à sa belle-sœur. Et sur prescription du médecin, je prends aussi le Valero-Fosfer Wassermann. Une fois finis les trois flacons de Casali, je me ferai des piqûres de Bioplastina et je prendrai

les Glicerofosfati que tu m'as laissés. J'ai aussi reçu la bouillotte, mais je l'utiliserai seulement si les fortes douleurs reviennent. »

Malgré l'adversité qui le contraignait, il se nourrissait de l'expérience des autres. Parmi les ouvrages auxquels il tenait, figurait *Mes départs* de Panaït Istrati le Roumain, « pages autobiographiques » dans la collection Blanche. Bien qu'il n'eût aucun penchant alcoolique, il conservait dans un coin *Memorie di un bevitore* qui existait également sous le titre *Ricordi di un bevitore*, de Jack London, *Le Cabaret de la dernière chance*, fameux estaminet au plancher de guingois sur les quais d'Oakland, en bas de Webster Street, face à San Francisco (ce livre lui fut confisqué et il dut batailler auprès des plus hautes autorités pour le récupérer). Il s'était entiché de *Ma vie* d'Isadora Duncan car la danseuse virevoltante avait vécu, en effet, une existence extravagante.

Pour tenir le coup, il fallait bien ça au petit Sarde bossu, à Antonio Gramsci, prisonnier de Mussolini confiné au pénitencier de Turi à Bari dans le sud de l'Italie.

PHILIPPE VIDELIER

Car ce qu'il désirait avant tout, ce qui lui était absolument indispensable dans cette période désastreuse et sa situation peu enviable, c'était les livres. Toutes sortes de livres, mais selon un choix raisonné.

PHILIPPE VIDELIER

PHILIPPE VIDELIER A DÉJÀ PUBLIÉ AUX ÉDITIONS GALLIMARD *LE JARDIN DE BAKOUNINE ET AUTRES NOUVELLES DE L'HISTOIRE* (2001), *NUIT TURQUE* (2005), *DÎNER DE GALA* (2012), *QUATRE SAISONS À L'HÔTEL DE L'UNIVERS* (2017), *DERNIÈRES NOUVELLES DES BOLCHEVIKS* (2017) ET *ROME EN NOIR* (2020).

1^{ER} AVRIL 2020

Annie Ernaux

Monsieur le Président

ANNIE ERNAUX **MONSIEUR LE PRÉSIDENT**



2 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 29**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Monsieur le Président,

« Je vous fais une lettre / Que vous lirez peut-être / Si vous avez le temps. » À vous qui êtes féru de littérature, cette entrée en matière évoque sans doute quelque chose. C'est le début de la chanson de Boris Vian *Le Déserteur*, écrite en 1954, entre la guerre d'Indochine et celle d'Algérie.

Aujourd'hui, quoique vous le proclamiez, nous ne sommes pas en guerre, l'ennemi ici n'est pas humain, pas notre semblable, il n'a ni pensée ni volonté de nuire, ignore les frontières, les conditions sociales, se reproduit à l'aveugle en sautant d'un individu à un autre. Les armes, puisque vous tenez à ce lexique guerrier, ce sont les lits d'hôpital, les respirateurs, les masques et les tests, c'est le nombre de médecins, de scientifiques, d'infirmières et d'aides-soignants, c'est la recherche médicale. Or, depuis que vous dirigez la France, vous êtes resté sourd aux cris d'alarme du monde de la santé qui depuis des mois réclamait des moyens et ce qu'on pouvait lire sur la banderole d'une manif en novembre dernier – *L'État compte ses sous, on comptera les morts* – résonne tragiquement aujourd'hui.

Vous préféreriez prêter l'oreille aux intérêts privés, à ceux qui prônent le désengagement de l'État, l'optimisation des ressources, dans ce langage technocratique dépourvu de chair qui noie le poisson de la réalité. Mais regardez, ce sont les services publics qui, en ce moment, assurent majoritairement le fonctionnement du pays, les hôpitaux en premier – les cliniques privées, elles, participent peu à votre effort de guerre – l'Éducation nationale et ses milliers de professeurs, d'instituteurs si mal payés, la Poste, EDF. Ceux dont, naguère, vous avez dit qu'ils n'étaient rien, sont maintenant tout, eux qui continuent de vider les poubelles, de taper les produits aux caisses, de livrer des pizzas, de garantir au minimum cette vie indispensable, la vie matérielle.

Choix étrange que le mot « résilience », signifiant reconstruction après un traumatisme. Nous n'en sommes pas là. Prenez garde, Monsieur le Président, aux effets de ce temps de confinement, de bouleversement du cours des choses. C'est un temps propice à la réflexion, aux interrogations, un temps pour imaginer un nouveau monde. Pas celui que vous n'aviez de cesse de vanter et dont on peut redouter, à certains signes, la reprise sans délai. Décideurs et financiers reprennent déjà sans pudeur l'antienne néolibérale du « travailler plus », jusqu'à 60 heures par semaine, préconisent de « maintenir les marchés ». Et qui nous dit que les lois qui restreignent notre liberté aujourd'hui ne vont pas perdurer demain ?

Nous sommes nombreux à ne plus vouloir de ce monde dont l'épidémie révèle les inégalités criantes, le gouffre qui existe entre le confinement d'une famille de 7 personnes dans 60 m² et celui de résidents secondaires à la campagne ou à la mer. Nombreux à vouloir au contraire un monde où les besoins essentiels, se

nourrir sainement, se soigner, se loger, s'éduquer, soient garantis à tous, un monde dont les solidarités actuelles montrent, justement, la possibilité. Il se dit que vous avez été élu par les puissances d'argent, les grands groupes et les lobbies, que par conséquent vous ne ferez jamais que la politique qui les favorise. Vous pourriez démontrer demain qu'il n'en est rien.

Mais sachez, Monsieur le Président, que nous ne laisserons pas nous voler notre vie, nous n'avons qu'elle, et « rien ne vaut la vie » – chanson, encore, d'Alain Souchon. Ni bâillonner les libertés démocratiques, comme celle qui permet à ma lettre – contrairement à celle de Boris Vian, interdite de radio – d'être lue ce matin sur les ondes d'une radio nationale.

ANNIE ERNAUX

CERGY, LE 30 MARS 2020

Des extraits de cette lettre ont été lus par Augustin Trapenard dans le cadre de l'émission « Lettres d'intérieur » sur France Inter le 30 mars 2020. Nous en donnons ici l'intégralité et remercions Augustin Trapenard et France Inter.

Prenez garde, Monsieur le Président, aux effets de ce temps de confinement, de bouleversement du cours des choses. C'est un temps propice à la réflexion, aux interrogations, un temps pour imaginer un nouveau monde. Pas celui que vous n'aviez cessé de vanter et dont on peut redouter, à certains signes, la reprise sans délai.

ANNIE ERNAUX

ANNIE ERNAUX EST NÉE À LILLEBONNE ET ELLE A PASSÉ TOUTE SA JEUNESSE À YVETOT, EN NORMANDIE. AGRÉGÉE DE LETTRES MODERNES, ELLE A ENSEIGNÉ À ANNECY, PONTOISE ET POUR LE CENTRE NATIONAL D'ENSEIGNEMENT À DISTANCE. ELLE VIT DANS LE VAL-D'OISE, À CERGY. EN 2017, ANNIE ERNAUX A REÇU LE PRIX MARGUERITE YOURCENAR POUR L'ENSEMBLE DE SON ŒUVRE ET, EN 2019, LE PRIX FORMENTOR.

2 AVRIL 2020

Ingrid Astier

L'ère virale

INGRID ASTIER L'ÈRE VIRALE


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

2 AVRIL 2020 / 20H / **N° 30**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

« **Malheureux le pays qui a besoin de héros.** » Cette phrase est de Bertolt Brecht, dans *La Vie de Galilée*. Longtemps, elle m'a obsédée. Telle l'ablette au sortir de l'onde, elle s'agite de mille reflets, et glisse des mains pour retourner au courant — et à sa liberté.

J'ai beau l'observer en tous sens, elle garde son mystère et son miroitement.

En réalité, Galilée reprend Andrea, son assistant, qui vient de lancer :

« Malheureux le pays qui n'a pas de héros ! »

Depuis la crise du coronavirus, je ne cesse d'y penser.

Toute crise a besoin d'un héros — et d'un bouc émissaire.

Cristallisation, expiation, diabolisation.

Un héros doit rallier, incarner un idéal commun, réunir, reconforter. Notre société, plus à même de diviser, préfère, aujourd'hui, les héros collectifs. Anonymes, ils suscitent moins d'envie. Ce seront donc (à juste titre) les blouses blanches — comme ce furent les pompiers lors des attentats du 11 septembre. Ou des produits miracles (la chloroquine), qui donnent un nom scientifique à l'espoir.

Mais le héros naît du brasier. Son armure est trempée dans l'acier froid du désarroi.

Il est aussi soumis à la versatilité. Le héros d'aujourd'hui est peut-être l'ostracisé de demain. Ainsi de la police, après le Bataclan. En tout, on nous demande de prendre position, de juger, de dire oui ou non, pour ou contre, au mépris de la nuance. Alors que l'urgence est d'agir, de trouver des solutions, non de condamner ou d'encenser. Notre époque se remplit non de vide mais de bruit. Chacun porte en lui une cacophonie.

Saluer à 20 heures l'effort de nos équipes de santé est certes louable, et signe d'une indispensable solidarité. Allons plus loin. Ne nous arrêtons pas en chemin. Je rêve de notre pays où chacun verserait, immédiatement, dix euros (le prix moyen prévu fin 2020 pour un paquet de cigarettes) en faveur des services de réanimation. Pour bâtir au plus vite des solutions. Plus que de la solidarité en mots et en applaudissements, les crises appellent mobilisation et action.

À l'heure où la distanciation sociale est devenue l'impératif, je m'interroge sur le nez que nous gardons collé aux écrans. En matière de réflexion, nulle distanciation. Des nouvelles en continu, qui ne cessent de réviser leurs positions. Une vie sous perfusion de l'information. Du goutte-à-goutte, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Une contamination plus sournoise, par le virus de l'opinion. Car ce qui manque le plus est la décantation. Contre ce danger, nous devrions tous redevenir enfants de Platon. Renouer avec les vertus du dialogue et de la réflexion. Nous sommes saturés, noyés, asphyxiés, enterrés vivants sous les gravats des avis et des commentaires qui nous empêchent de respirer et font de tout échange non une place publique, mais une arène.

Quant aux chiffres, ils nourrissent l'anxiété. Jean-Louis Boursin, pourtant mathématicien, a la sagesse de penser que « la statistique est la forme scientifique du mensonge ». Sans nier leur importance, laissons aux chiffres le temps de l'analyse et du bilan. Le monde s'emballe et nous sommes lourds, de notre gravité. Le confinement met pourtant un frein, à notre avidité. Il nous recentre sur l'essentiel et raisonne nos besoins. Par-delà l'angoisse, il ouvre en nous des fenêtres, tandis que d'autres, pour sauver des vies, sont rivés à l'instant. Ce temps, dont nous disions sans cesse manquer, le voici enfin, à portée. Aurions-nous peur d'en jouir, désormais ? Les propos de Baudrillard, tirés de *La Société de consommation*, n'ont pas pris une ride : « Le loisir est contraint dans la mesure où derrière sa gratuité apparente, il reproduit fidèlement toutes les contraintes mentales et pratiques qui sont celles du temps productif et de la quotidienneté asservie. »

Le confinement montre combien il est difficile d'habiter le temps. Derrière leurs invisibles barreaux, les écrans font de nous un troupeau. L'art, lui, ouvre l'infini. Comme la rêverie. En temps de crise, s'évader n'est pas un luxe. C'est même le pendant idéal de l'action. Pour repousser sinistrose comme défaitisme. Pour pouvoir affronter la récession sans sombrer dans la dépression. Pour supporter la violence des situations. Pour résister à la privation de nos libertés et à la mort qui prend corps. Subir n'a jamais été une solution. Derrière les murs du confinement, Jack London me fait quitter Paris pour l'Alaska. La musique de Ligeti (*Lux aeterna*) est une galaxie. Celle de Nicolas Jaar, un apaisement. Le peintre de la Marine Jacques Rohaut m'entraîne, par ses tourbillons colorés, au pied de mes falaises préférées. Sur une carte topographique, chaque nom est un coffre-fort : la Grotte de la Pierre à Monsieur, le Menhir de Chiron Lazare, le Courseau du Risque de Vie, le Dolmen des Landes, les Pierres du Pain et du Beurre... Un film de Belmondo me fait remonter le temps et voir la Goutte d'Or, autrement. Comme la rue Androuet, qui, au détour d'un jogging, m'offre soudain ses façades peintes, à la beauté fanée – le tournage suspendu, d'un film de Fred Cavayé. La rue est un spectacle. Même pour une heure, la rue reste à tout le monde. À sa fenêtre, le chat persan de mon voisin devient un peu le mien.

Quant au ciel, il se moque du confinement.

Alors je m'évade, par son fragment.

En attendant.

INGRID ASTIER

À l'heure où la distanciation sociale est devenue l'impératif, je m'interroge sur le nez que nous gardons collé aux écrans. En matière de réflexion, nulle distanciation. Des nouvelles en continu, qui ne cessent de réviser leurs positions. Une vie sous perfusion de l'information. Du goutte-à-goutte, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Une contamination plus sournoise, par le virus de l'opinion. Car ce qui manque le plus est la décantation.

INGRID ASTIER

ROMANCIÈRE, INGRID ASTIER EST ANCIENNE ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE ET AGRÉGÉE DE LETTRES MODERNES. SON PREMIER ROMAN, *QUAI DES ENFERS* (GALLIMARD), A ÉTÉ RÉCOMPENSÉ PAR QUATRE PRIX, DONT LE GRAND PRIX PAUL FÉVAL DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES. SON *PETIT ÉLOGE DE LA NUIT* (FOLIO) FRUIT DE NOTES VAGABONDES, DE NUITS INSPIRÉES, DE LECTURES ET DE DIALOGUES CROISÉES A ÉTÉ ADAPTÉ POUR LE THÉÂTRE ET INTERPRÉTÉ PAR PIERRE RICHARD. ELLE A DÉBUTÉ EN ÉCRITURE AVEC LE PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN (MERCURE DE FRANCE, 1999). AUTEUR D'UNE QUINZAINE D'OUVRAGES (*HAUTE VOLTIGE*, *LA VAGUE*), ELLE A AUSSI PARTICIPÉ AU DICTIONNAIRE CULTUREL EN LANGUE FRANÇAISE D'ALAIN REY.

2 AVRIL 2020